

# Victor et Théodore Pavie : une amitié fraternelle

Deuxième dans la fratrie et dans l'ordre des bicentennaires consacrés aux frères Pavie, Théodore n'est cependant second ni dans le talent ni dans la renommée. Sa personnalité, sa vie et son oeuvre méritaient bien que leurs mémoires fussent célébrés, deux cents ans après sa naissance, et dans sa chère patrie. Ces journées qui lui sont dédiées, toutes modestes qu'elles apparaissent, brillent toutefois par les sincères manifestations de sympathie, d'estime et de convivialité qui conviennent au grand explorateur et intellectuel angevin. Des chercheurs et spécialistes se sont déjà penchés sur le parcours de Théodore Pavie et ses éminents travaux ; je voudrais simplement, pour ma part, éclairer l'homme, à travers l'une des plus intenses relations qu'il lui fut donné de connaître : en l'occurrence celle qu'il vécut avec son frère Victor. Car les deux hommes furent si proches dans leurs goûts, leurs idéaux et leurs combats, que l'on peut sans peine les unir et les comparer à d'autres « couples » littéraires célèbres du XIXe siècle : les poètes Emile et Antony Deschamps, les journalistes Edouard et Armand Bertin, ou les écrivains Edmond et Jules de Goncourt, pour ne citer que ceux-là. Il y a deux ans, au moment de la préparation du bicentenaire de Victor, nous avons réalisé à quel point il était difficile de dissocier la mémoire du poète de celle du frère et du père, et nous avons donc déjà abondamment parlé de Théodore. Il est donc tout naturel qu'aujourd'hui nous lui associons Victor.

## La formation du lien fraternel

Théodore a deux ans quand sa mère, Eulalie-Monique Fabre, meurt, Victor en a quatre. Autant dire qu'ils expérimentent, au même âge, le même manque. L'influence maternelle se résume donc à peu de choses, comme l'explique Théodore dans son livre de mémoires : « Qu'était-elle cette mère morte si jeune et tant pleurée ? Nous ne l'avons jamais bien su.<sup>1</sup> » C'est la grand-mère paternelle, Marie-Marguerite Fabre ( parente de la défunte et porteuse ainsi du même nom de jeune fille ), qui se charge d'élever les deux petits. Le père de Victor l'avait en très grande estime car ce fut elle qui pallia la cruelle absence de l'épouse trop tôt disparue. A ce titre, elle eut une emprise particulière sur ses petits-enfants, remplaçant peu à peu l'image maternelle. Les grands principes éthiques des deux garçons proviennent de son éducation.

Il convient d'ajouter à ce contexte parental, l'influence reçue par Victor et Théodore, des deux servantes de leur enfance. Ces braves angevines, d'humble extraction, avaient gardé en mémoire les privations et les horreurs de 1793 et ne manquaient pas de faire partager

---

<sup>1</sup> PAVIE Théodore, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Lachèse et Dolbeau, Angers, 1887, p 31.

aux enfants le souvenir de ces jours sinistres. Ces récits furent pour beaucoup dans le développement de la fertile imagination de Victor comme de celle de Théodore.

En 1815, Victor, sept ans, et Théodore, quatre ans, rejoignent, rue du Talon, l'institution Delaporte, installée hôtel de la Godeline. Là, que des mauvais souvenirs pour les jeunes Pavie, car les méthodes y sont violentes. Fort heureusement, devant les progrès inexistants de ses deux rejetons, Louis Pavie prend les choses en main et les confie à un ami qui fera office de précepteur. Cet Henri Langlois est le maître qu'il fallait et sera chargé de l'éducation de Victor et Théodore durant les deux années suivantes. Allié à la famille du côté maternel, Louis l'avait fait venir de Château-Gontier ; le précepteur s'attacha donc au père « comme à un frère cadet » et à ses jeunes fils « comme à des neveux ». Je cite Théodore Pavie :

L'influence d'un tel maître sur ses élèves se devine. Nous emboîtons son pas, et jurions d'après lui [...] Sous ce maître bienveillant, d'un caractère affectueux, qui savait se faire aimer et obéir, nos progrès furent rapides.<sup>2</sup>

Cette influence majeure sera pour beaucoup dans la conduite morale et sociale des deux frères et dans la forte posture faite de convictions et d'authenticité, qu'ils adopteront lorsqu'ils seront confrontés, une fois adultes, aux jalousies et critiques de leurs contemporains. Mais aussi, elle leur offre l'accès au collègue : « Victor en cinquième et moi en septième ; le temps perdu était réparé, nous étions les plus jeunes de nos classes respectives. L'impulsion était donnée.<sup>3</sup> » nous dit Théodore.

Elevés au contact de la nature, cette dernière est toujours pour eux une source d'émerveillement, de connaissances et de joie. Il faut dire que les deux frères passent le plus clair de leurs loisirs à courir les bois et les prés des bords de Loire et de la Mayenne. Leur père possède en effet une grande demeure à Feneu, nommée *Le Bignon* et apprécie les rives sablonneuses de Sainte-Gemmes, où sa belle-mère demeure encore. Là, les jeunes garçons emplissent leurs yeux du spectacle magnifique du grand fleuve sauvage, qui étire l'été ses « grèves dorées », et roule l'hiver ses flots démesurés. Ces immensités impriment dans leur esprit le goût des grands espaces, des émotions romantiques, des tableaux tourmentés. Pour le reste, Victor et Théodore bénéficient d'une éducation intellectuelle et artistique somme toute classique, propre aux milieux aisés. Et en ce qui concerne les activités physiques, les opportunités ne manquent pas non plus :

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p 9 et p 44.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p 44.

Les deux frères avaient leur canot que Théodore, marin dans l'âme, conduisait à la voile ou à la rame, sur la Maine ou la Loire. Ils prenaient aussi des leçons d'équitation avec leur ami de Nerbonne, et chassaient pendant les vacances.<sup>4</sup>

nous apprend Joseph Chasle-Pavie.

Ainsi, escapades naturalistes, éducation de qualité et plaisirs physiques furent les occupations des inséparables adolescents Pavie. Ajoutons à cela la fréquentation de nombreux savants, érudits, hommes de lettres, professeurs, peintres, sculpteurs, personnalités en tous genres,... qui venaient à l'imprimerie de Louis Pavie ou à son salon, comme chez eux, et nous obtenons un aperçu des stimulations intellectuelles et de l'ouverture au monde dont bénéficièrent Victor et Théodore.

Sur le plan personnel, les deux frères se confient leurs pensées les plus intimes, surtout Victor. En pension à Paris, loin de son petit frère et des siens, l'aîné a la profonde nostalgie de son Anjou natal et traverse l'un des épisodes dépressifs de sa vie. Il s'épanche alors sur l'épaule du fidèle cadet. Citons seulement cette phrase, tirée de l'abondante correspondance qu'ils échangent à cette époque :

Qu'ils sont poétiques, mon ami, les souvenirs de la Patrie, comme ils parlent aux cœurs bien nés ! Vraiment je ne vis plus que de souvenirs ici (...)

Victor et Théodore ont ainsi tout partagé jusqu'à la fin de leur adolescence : les frayeurs d'enfant, qui, chez Victor, étaient particulièrement terribles, les sorties féériques à la foire d'Angers, les excursions à travers les champs et les forêts d'Anjou, les mêmes professeurs durant leurs années d'étude, les joies complices et les peines confessées, les mêmes personnalités rencontrées dans la maison de la rue Saint-Laud, ...

De par sa place dans la fratrie, Théodore subissait l'influence (pour le meilleur comme pour le pire) de Victor. Fidèle compagnon de jeux et d'aventures, il ne remettait pas en question les projets et les fantaisies de son aîné ; il écoutait sans faillir les questionnements inquiets comme les récits exaltés de Victor ; il venait en aide au grand frère lorsque celui-ci se mettait dans des situations pénibles ou délicates, comme la fois où Victor tomba dans un fossé en pleine nuit ; il admirait les prémices de sa pensée poétique. Bref, tout à la fois disciple, alter ego, compère et confident idéal, Théodore vécut quelque peu dans l'ombre de son aîné.

---

<sup>4</sup> CHASLE-PAVIE Joseph, *Victor Pavie, Origine, années de jeunesse, le lycée Charlemagne*, s.l., s.d., p 17.

Il est vrai que Victor était l'objet de constantes attentions ; Théodore raconte :

Tout ce qui l'entourait se pliait à ses fantaisies, sans le savoir, sans le vouloir même. On ne lui obéissait pas comme à un enfant gâté, mais on se prêtait avec une complaisance excessive à ses désirs impétueux, à ses velléités soudaines, d'abord pour ne pas irriter ses nerfs trop sensibles, plus tard parce que, à travers les bizarreries de son caractère, les grands parents démêlaient des instincts poétiques, des élans d'imagination qui les étonnaient.<sup>5</sup>

Même si Victor n'est pas présenté ici comme expressément colérique, ne se révèle-t-il pas un tantinet capricieux, et la surprotection dont on l'entoure ne conforte-t-elle pas cette tendance égocentrique ? Il fait preuve, en tous cas, d'une autorité toute « naturelle » sur son jeune frère, autorité due en partie à une forme d'inconscience, comme ce dernier nous l'explique :

Trop peu attentif pour prévoir les impressions d'autrui et les observer quand elles se traduisaient au dehors par des signes d'impatience, il allait droit devant lui. Quand avec des jambes bien plus courtes et une ardeur bien moindre, on consentait à l'accompagner dans une excursion [...], il partait joyeux, convaincu que son entrain était partagé [...] Sans s'apercevoir de rien, il marchait si allégrement, qu'il oubliait le compagnon haletant, resté en arrière.<sup>6</sup>

Cette pensée personnelle exclusive qui semble dominer Victor dans certaines circonstances le coupe encore un peu plus de la réalité. Paradoxalement, elle ne le rend pourtant pas solitaire. Théodore poursuit :

Sociable au suprême degré, ennemi de la solitude, Victor voulait toujours près de lui quelqu'un qu'il associât à ses admirations, à ses déceptions même, quelqu'un dont il fit bon gré mal gré l'écho de ses idées et qui les partageât toutes. Il ne soupçonnait pas chez un autre des goûts différents des siens ; il ne lui venait pas à l'esprit que l'on n'aimât pas ce qu'il aimait, ni qu'on acceptât ce qu'il répudiait.<sup>7</sup>

(Alors) Ce trait de caractère semble bien davantage fait de candeur et d'obstination que de volonté de domination. Théodore le remarque finement d'ailleurs :

Mais cela ressemble beaucoup à de la tyrannie, dira-t-on. Celui qui a le plus subi cette domination affectueuse peut répondre en connaissance de cause : non, la volonté d'opprimer n'y était pour rien. Quand on ne se trouvait pas de son avis, il en témoignait une

---

<sup>5</sup> PAVIE Théodore, *Op. cit.* p 45

<sup>6</sup> *Ibid.*, p 46.

<sup>7</sup> *Id.*

si douloureuse surprise ! On lui cédaient donc volontiers ; tout le terrain que l'on perdait, il le gagnait, et par ces faciles victoires il arrivait à exercer autour de lui une autorité dont il n'avait pas conscience.<sup>8</sup>

Tyrannie involontaire donc, attribuée au sentiment de quasi pitié que Victor inspire quand il est incompris ou contredit, et à sa fougue irréprouvable. Cette centration épisodique est heureusement compensée par la grande sensibilité de Victor au malheur d'autrui. Mais pour Théodore, exister aux côtés d'un frère aussi envahissant ne dut pas être toujours très aisé. La personnalité compliquée de Victor se nourrissait d'une forme d'anxiété permanente. Dès 1837, quelqu'un de proche, sans doute Théodore<sup>9</sup>, lui avait fait part de son inquiétude à ce sujet, dans une lettre directe et quelque peu sévère :

Je te le répéterai encore, cher Victor ; dans toute ta vie je ne crois pas que tu aies eu une heure calme [...] Toujours haletant, exalté, comme quelqu'un qui poursuit au galop je ne sais quelle chimère, ta voix fatiguée ressemble aux lamentations du vent dans les cordages ; quels orages te formes-tu à plaisir au-dessus de la tête ? Cesse, cesse de voir dans la vie autre chose qu'un passage bien court et bien morne qui s'achève lorsque toutes les illusions, même permises, se sont évanouies ; on ne vit heureux qu'à ce prix ! [...] c'est mal de murmurer contre des jours de pluie, des saisons ennuyeuses... Tu ne sais pas modérer les désirs du cœur [...] toutes ces impatiences plaintives qui remplissent tes lettres sont choses vaines et stériles.<sup>10</sup>

Il n'est sans doute pas exagéré de voir dans le désir irréprouvable de Théodore de partir avant ses dix-huit ans, dans les contrées les plus lointaines, et abstraction faite de l'attraction réelle pour les voyages ressentie par Théodore à l'écoute des récits faits par le cousin d'Amérique, Charles Pavie<sup>11</sup>, l'expression inconsciente de mettre quelque distance entre lui et son frère ; l'on sait aujourd'hui que certaines décisions que l'on pensait dictées par la volonté proviennent bien de besoins refoulés, et s'avèrent nécessaires, voire vitales pour l'épanouissement individuel.

## **Fraternité d'idées, combats communs et divergences**

Après l'enfance et l'adolescence vint donc le temps du choix de la direction de vie. Si leur éducation, leur prédilection artistique et leurs amis sont les mêmes, et malgré des engagements communs, romantiques, religieux et sociaux, les deux frères empruntèrent

---

<sup>8</sup> *Id.*

<sup>9</sup> L'auteur n'est pas explicitement nommé, mais présenté dans la biographie fraternelle comme « quelqu'un qui le touchait d'assez près et lui était assez dévoué pour parler en toute franchise » ; cette précaution stylistique en rappelle d'autres, utilisées dans le même dessein par l'auteur. L'autre hypothèse crédible serait que l'avertissement provienne de David d'Angers.

<sup>10</sup> PAVIE Théodore, *Op. Cit.*, p 172.

chacun un chemin bien différent. Certes, en 1827, Théodore accompagne son frère Victor et David d'Angers à Londres, pour rencontrer Walter Scott, le sculpteur angevin ayant projeté de réaliser un buste de l'auteur britannique. Mais ce voyage le conforte dans son désir de connaître d'autres terres, d'autres mœurs. Deux ans plus tard, il finit par obtenir le consentement de son père et de sa grand-mère, pour rejoindre cette Amérique si convoitée. Il écrit aussitôt à Victor, le 11 mars 1829, lui cite une phrase de Chateaubriand qui le hante depuis longtemps : « l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à méditer aux bords des lacs et des fleuves, à planer sur les gouffres des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. <sup>12</sup>» et il lui confie ses motivations profondes :

La nature seule parle à mon âme qui, tout étroite et froide qu'elle est, sent et dévore bien avidement les choses. Paris a déroulé devant moi ses merveilles ; Londres a montré ses rues alignées, ses parcs,... Tout cela a glissé devant moi... Mes regards se sont portés vers un autre lieu, où la liane enlace le cocotier sans le secours des hommes, où le crocodile lève sa tête dorée dans les eaux du père des fleuves, où le bison dort, sans entendre siffler les balles à ses oreilles. Voilà, puisqu'il a fallu enfin l'avouer, les lieux qui seront dans trois mois ma retraite... Lorsque mon âme se sera repue des grands spectacles d'une nature encore vierge, sous le climat *qui brûle les hommes comme des feuilles* ; lorsque j'aurai vu couler sous moi les eaux de ce Nil antique, dont neuf cents lieux mesurent à peine le cours (...) alors je serai satisfait et, aussi avide de patrie que je l'étais auparavant de pays lointains, je reviendrai... Mais au moins j'aurai cueilli des souvenirs et j'aurai quelques consolations *sur cette terre ferme, où j'ai tant de peine à prendre racine*... Tu me traiteras d'insensé, tu me diras froid aux belles choses. Je me sens, je sais ce qui me plaît... Paris ne m'a pas plu : on n'y peut respirer, l'air y est épais, et je n'y saurais vivre... Nos goûts sont différents : et cependant, ils pourraient avoir le même résultat. <sup>13</sup>

Cette décision attriste profondément Victor qui « ne pouvait se faire à la pensée de cette séparation. <sup>14</sup>» Et qui prend la plume de Paris pour répondre à son cadet : « A cette fatale nouvelle j'ai couru me jeter à genoux dans une église et j'ai pleuré ! <sup>15</sup>»

Mais Théodore analyse assez bien les tourments qui agitent son aîné, à ce moment précis :

Son frère allait vivre [nous dit-il] d'une autre vie que la sienne, s'engager dans une voie nouvelle où lui, l'aîné, ne serait plus le guide, le chef de file [...] C'était plus qu'une désertion à ses yeux, c'était une trahison ! Et voilà pourquoi il en ressentait au fond du cœur une douleur amère, que je ne pouvais m'expliquer alors et qui troublait singulièrement la joie

---

<sup>11</sup> En vérité, cousin issu de germain de Victor et Théodore, Charles étant un cousin de Louis Pavie.

<sup>12</sup> CHATEAUBRIAND François-René, *Génie du Christianisme*, Livre I, chap. XII.

<sup>13</sup> Cité par CROSNIER Alexis, *Théodore Pavie, le voyageur, le professeur, l'écrivain, l'homme et le chrétien*, Lachèse et Cie, Angers, 1897, pp 13 et 14.

<sup>14</sup> PAVIE Théodore, *Op. Cit.*, p 118.

<sup>15</sup> *Id.*

secrète que j'éprouvais de me lancer sur la mer, indépendant, libre de voir et de sentir à ma manière.<sup>16</sup>

Nécessaire émancipation donc, mais combien difficile à accepter pour celui qui tenait sous sa coupe un frère disciple, docile et admiratif.

De la réaction de son aîné, le jour du départ, 15 avril 1829, Théodore dit : « Je vis, debout sur le rivage (...) Victor immobile qui me regardait dans une morne stupeur : son frère lui échappait ! (...) Son chagrin était sincère. <sup>17</sup>»

Le temps fit cependant son œuvre. Théodore explique encore :

Ses premières lettres furent embarrassées ; peu à peu il se remit et prit de nouveau son rôle d'initiateur ; il m'adressa des conseils, des avis, comme pour me maintenir dans la voie littéraire où il essayait de me faire marcher, puis enfin, lorsqu'après quinze mois d'absence, mon retour fut décidé, il m'écrivit : « Reviens-nous, enfant fait homme », alors je connus que j'avais mon pardon. <sup>18</sup>

Les deux frères avaient eu le temps de se passionner pour le romantisme naissant. Victor avait rencontré ses chefs, durant ses études à Paris, et n'avait pas manqué de tout transmettre à Théodore. Louis Pavie, homme d'ouverture et de tolérance, véritable exemple de père éclairé, fut à l'origine des rencontres entre Victor Hugo et ses deux fils. Dans une lettre jusque-là ignorée, pleine d'esprit et de cœur, il provoque avec beaucoup d'humour le poète parisien, pour finir par lui avouer son affection :

Non, Monsieur et ami, je n'irai point à Paris me faire *gâteux*, encore moins y mènerai-je mon jeune fils Théodore. Lorsque son aîné Victor n'a pas résisté à vos aimables séductions, et je le dirai hardiment devant vous, à celles de Mme Hugo, comment une jeune tête et un jeune cœur de seize ans n'y succomberait-il pas ! De deux enfants j'en veux au moins un sage, un classique comme moi ; nous serons ainsi deux contre un et ce n'est pas trop. Autrement je serai tout seul, et que voudriez-vous que je fisse ? Cependant il est une autre difficulté, c'est d'arrêter le désir le plus vif de voir (je ne dirai pas d'admirer, vous appelleriez cela de la flatterie) l'auteur dont son frère lui a appris pas cœur les chefs-d'œuvre avant qu'il fût en état de les apprécier.[...] Il brûle de le connaître et ce désir, croyez qu'il est vivement partagé par

---

<sup>16</sup> *Id.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, p 118.

<sup>18</sup> *Ibid.* p 119.

Victor et moi ; et c'est en notre nom commun que je le presse de réaliser le projet qu'il a formé.<sup>19</sup>

Quant à Victor, au moment où l'idée du voyage de Théodore le terrorise, il vient chercher du réconfort auprès de Victor Hugo, lui écrivant :

J'ai un frère qui m'aime tendrement, que j'aime de même ; ce frère ne sympathise à aucun de mes désirs, à aucune de mes pensées. Cela me rend horriblement malheureux, moi qui ne puis rien penser ni sentir tout bas... La maison paternelle lui pèse, il veut nous quitter, et le premier vaisseau qui fera voile pour le nouveau monde doit le recevoir à son bord.<sup>20</sup>

La fragilité émotionnelle et psychologique de Victor Pavie étant réelle, à cette époque, il n'est peut-être pas faux de penser que ce fut la présence de ce « frère aîné », incarné par Victor Hugo, qui empêcha le jeune homme de sombrer dans des états extrêmes.

Théodore est, par ailleurs, souvent chargé de porter la correspondance entre les deux Victor. On y évoque, par exemple, la maison des Ponts de Cé, trouvée par Pavie, et que l'auteur de *Notre Dame de Paris*, envisagea, un temps, d'acheter.

On trouve également dans les missives échangées entre la capitale et Angers, cette demande inédite : Victor Pavie sollicite du poète une aide concernant son frère Théodore, juste rentré d'un voyage aux Indes. Cette lettre confirme qu'en 1841, Pavie appartenait toujours au cercle des amis de Victor Hugo, et lui était suffisamment lié, et de façon intime, pour se permettre de lui demander un service, juste après l'élection du poète à l'Académie française :

Mon cher M. Hugo,

La fleur de l'amitié est une chose si chaste et si pure qu'on y regarde à deux fois avant de la transformer en fruit. Aussi, dans ce premier et signalé service que j'ai à réclamer de vous... j'hésite et ne poursuis qu'à la double considération du sujet et de l'objet aussi rares l'un que l'autre. Il s'agit de Théodore [...] je songeais que le Ministre, votre collègue et votre ami, pourrait, sur un mot de vous favoriser mon frère d'un emploi en rapport avec la spécialité de ses études. Une chaire de suppléant pour l'une de ces trois langues [...] pourrait-elle lui être accordée ?<sup>21</sup>

---

<sup>19</sup> Lettre inédite de Louis Pavie à Victor Hugo du 24 août 1827, (Correspondance Pavie, n°5987, Musée Victor Hugo, Paris)

<sup>20</sup> Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 24 septembre 1827, in *Correspondance de Victor Hugo*, Tome I, p 443, Albin Michel, Paris, 1952..

<sup>21</sup> Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 29 juin 1841, (Correspondance Pavie, n° 2826, Musée Victor Hugo, Paris)



Et Victor Pavie ajoute : « Surtout que Théodore, lequel ne me le pardonnerait jamais, ne sache rien de cette lettre ».

De son côté, Théodore, invité régulier à la table de Hugo, raconte au frère rentré en Anjou depuis 1835 pour reprendre l'imprimerie familiale, sa proximité avec l'auteur de *Ruy Blas* :

J'ai passé la soirée d'hier chez les Hugo [...] c'était une de ces scènes de famille comme il y en avait tant autrefois [...] nous nous mîmes à causer littérature, à passer en revue toute la vraie langue française, depuis le XVe jusqu'au XIXe siècle. Je ne me rappelle pas avoir passé une plus délicieuse soirée.<sup>22</sup>

Ou bien encore :

J'ai rencontré Hugo, qui m'a pris le bras, et nous avons causé [...] Et j'étais d'autant plus content de voir le poète que j'avais vu passer [...] Ingres [...] Et tout cela, en revenant de chez M. David, et après une causerie avec Sainte-Beuve...<sup>23</sup>

Comment empêcher Victor, exilé volontaire en Anjou, de ressentir, à l'écoute de ces nouvelles, quelque accès de mélancolie voire, peut-être même, de jalousie...

Quant à Hugo, il écrit à Victor Pavie, en 1847 :

Votre frère est mon frère. Il y a longtemps que j'aime et que j'apprécie Théodore. C'est un grand esprit, c'est un noble cœur. Il est tout à la fois rêveur et positif, laborieux et insouciant, casanier et voyageur, comme toutes les riches natures, comme tous les hommes complets et doués.<sup>24</sup>

Autre anecdote, révélatrice de leur passion commune pour le romantisme et ses emblématiques acteurs : en 1833, Sainte-Beuve, refusant d'être enrôlé dans la Garde nationale, s'était caché, sous le nom de Charles Delorme, à l'Hôtel de Rouen, cour du commerce, 2 rue Saint-André des Arts. Victor Pavie, y ayant loué une chambre en 1831, lorsqu'il était à Paris, lui avait indiqué cette modeste pension, connue aussi sous le nom de Pension Ladame, fréquentée par les étudiants angevins ou normands. En 1834, Théodore, revenu de son deuxième voyage, en Amérique du Sud, vint y loger et eut, lui aussi, l'occasion de profiter très souvent de la brillante conversation du critique.

---

<sup>22</sup> Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie de février 1837, citée in PAVIE André, *Op. Cit.*, p 60.

<sup>23</sup> Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie d'octobre 1841, citée par CROSNIER Alexis, *Op. Cit.*, p37.

<sup>24</sup> Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 18 juillet 1847, citée in CROSNIER Alexis, *Op. Cit.*, p 2.

En 1836, c'est Théodore Pavie, toujours à Paris, qui transmet à David l'idée de racheter les droits de *Gaspard de la Nuit* et de confier à Victor le soin d'éditer Aloysius Bertrand. Théodore fut ainsi l'un des acteurs essentiels du sauvetage de *Gaspard* et l'intermédiaire, à deux reprises, entre Victor, Sainte-Beuve, David et Bertrand, en janvier 1838 et janvier 1839. « Sans ces démarches, Aloysius Bertrand n'aurait peut-être pas invoqué Pavie sur son lit de mort pour qu'il sauve son œuvre de l'oubli. <sup>25</sup>»

Véritables frères d'armes en littérature, Victor et Théodore collaborèrent en de nombreuses autres occasions. Tout d'abord, au sein du journal *Les Affiches d'Angers*, où ils signaient régulièrement, durant leur jeunesse, articles et poèmes à la gloire du nouveau courant artistique. Lors de l'aventure de *La Gerbe* ensuite, cette revue locale éphémère fondée par Victor Pavie ; nostalgique des cénacles parisiens fréquentés durant sa jeunesse, et inspiré par ces véritables creusets intellectuels, Pavie avait en effet rassemblé autour de lui, dès son installation en Anjou en 1834, des artistes et poètes locaux. Fort de ses voyages et de ses amitiés illustres, Victor devint rapidement un point de ralliement pour les jeunes écrivains de la région. Parmi la vingtaine de partenaires et collaborateurs, le plus connu fut sans conteste Théodore, le frère voyageur qui publia dans *La Gerbe* deux récits de voyage d'Amérique du Sud, et même - fait plus rare de sa part -, une poésie. Théodore participa également durant la dernière moitié de sa vie aux travaux de *l'Académie d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, parfois d'ailleurs sous la vice-présidence du père ou du frère. *La Revue de l'Anjou* et surtout *l'Artiste*, accueillirent aussi dans leurs pages des textes des frères Pavie. Enfin, leur soutien à la toute jeune université catholique d'Angers fut déterminant. Créée, en 1872, Monseigneur Freppel, avait fait appel aux Pavie dès le moment où il avait fondé le *Cercle catholique* et organisé des conférences en son sein. Ainsi participèrent-ils, aux préparatifs concernant la renaissance de l'ancienne université. Cinq ans plus tard, l'évêque offrait à Théodore le titre et la fonction de professeur de littérature orientale à la Faculté des lettres.

Cependant, malgré tous ces engagements partagés, leurs plumes, leurs caractères, diffèrent grandement. Chez Théodore, comme le dit Alexis Crosnier :

Le style est net et facile [...] D'une simplicité aimable, il ne cherche pas l'effet ; cependant il est varié, comme le cadre même où sont placés les récits. Nulle part, vous n'y trouverez une fantaisie étincelante et primesautière, comme dans la prose et les vers de Victor ; le cadet a plus d'égalité et plus de clarté. Comme le voyageur s'est fait casanier, le jeune romantique, l'élève de Chateaubriand, a fait un retour vers les classiques. <sup>26</sup>

---

<sup>25</sup> *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007, p 4 .

<sup>26</sup> CROSNIER Alexis, *Op. Cit.*, p 92.

Théodore, lui-même, compare d'ailleurs son imagination, qu'il qualifie « d'horizontale » à celle de son aîné, dite « aérostatique ». En effet, dit-il en parlant de la sienne, « elle court à la surface du globe, se disperse en tous sens et se plaît à voir tout, mers, monts, forêts, oiseaux ; elle aime le soleil <sup>27</sup> ».

On le voit, les deux hommes furent liés toute leur vie, par les liens du sang, bien évidemment, mais aussi par ceux de l'esprit. Lors des grands événements, ils furent toujours unis. Théodore est aux premiers rangs du mariage de Victor. En 1840, alors en voyage à l'île Bourbon, il se réjouit à l'annonce de la venue de son deuxième neveu. Parrain de la petite Elisabeth, il partage également la douleur de sa disparition. Le fait est qu'ils échangent un très abondant courrier, pour une grande part d'ailleurs, encore inédit. La Bibliothèque municipale d'Angers conserve ainsi cinquante quatre lettres de Théodore à Victor et deux de sa femme Cornélie, adressées également à Victor. Ces lettres, datées de 1833 à 1847, furent envoyées de Valparaiso, du Caire, de Calcutta, de Lisbonne, de Madrid, comme de Paris ou d'Angers. Comme si, malgré les distances, le lien fraternel, si fusionnel aux premiers temps, ne pouvait se rompre tout à fait.

A la mort de Victor, Théodore entreprit de faire paraître sa biographie. L'ouvrage est pétri de morale catholique, de louanges pour le frère aîné, de sentiments révélateurs de la bourgeoisie dominante de cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, mais il est aussi riche de nombreuses anecdotes de première main, d'extraits de correspondance inédits, de souvenirs vécus aux côtés des plus grandes figures culturelles du temps, et par dessus tout, d'une réelle tendresse.

D'une nature mélancolique, Théodore Pavie garda toute sa vie une espèce de tristesse latente, de plainte diffuse, provenant autant des influences de son enfance que de ses fréquentations romantiques. Succombant à de grands élans de liberté, il visita le monde, mais vécut en ermite à la campagne. Tout à tour sauvage ou sociable, indépendant et soumis, laborieux et insouciant, il montra une personnalité au caractère complexe. Il participa à la transmission des connaissances et à la formation des générations suivantes, et fut, sans conteste, l'un des grands savants de son temps, laissant une œuvre multiforme et précieuse. Antithèse partielle de Victor : « sage » et posé, sans enfants, prosateur fluide, davantage citoyen du monde qu'Angevin, il compta néanmoins de nombreux points communs avec lui, le principal et non le moindre étant celui d'être le fils de Louis, cet « honnête homme » véritable, au sens classique du terme, bienveillant initiateur de leurs

---

<sup>27</sup> Lettre à son neveu Eusèbe Pavie, mars 1862.

talents respectifs. Les vies particulières et complémentaires de nos deux romantiques angevins font que, désormais, nous parlons de Théodore lorsque nous évoquons Victor, et de Victor quand nous honorons Théodore. Notre association en porte la preuve jusque dans son nom, soulignant ainsi l'écho mutuel de ces deux remarquables destins.

Guy TRIGALOT